

—Lequel ? demanda le baron subitement alarmé.

—Le pire de tous, mon pauvre père ! Un défaut impardonnable, terrible, d'autant plus affreux qu'il est impossible de s'en corriger : ils sont vieux !

—Vieux, fit le gentilhomme en hochant la tête, cela dépend mon enfant. Tel homme de cinquante ans est souvent plus vigoureux et mieux conservé que tel homme de quarante ans et même de trente ans. Tout le monde n'a pas été dans sa jeunesse un Centaure, un joueur, un inutile enfin. Tu admettras bien qu'il y a des exceptions...

—Sans doute, puisque, sans exceptions, il n'y a pas de règle générale.

—Eh bien, il y a du choix, même dans ces exceptions. Ainsi, que penses-tu, par exemple, de M. de Tallerin ?

—Le plus grand bien, mon père, puisqu'il est votre ami. C'est un homme de tête et de cœur, intelligent, instruit, beau diseur, de manières exquises. Celui-là, je crois, est un gentilhomme dans la véritable tradition ; mais ainsi que je vous le disais tout à l'heure, c'est un gentilhomme de cinquante ans.

—Qu'importent ses cinquante ans, s'il est jeune de corps et d'âme ?...

—Tâchez alors qu'il le soit de visage et de cheveux...

—Mais il n'a presque pas de rides et il ne lui manque pas un seul cheveu ! s'écria le baron.

—Non, mais ses cheveux sont presque blancs et il a la patte d'oie.

—Tu es sévère, pauvre Berthe...

—Sévère, parce que je ne lui trouve qu'un défaut ! A quelle indulgence vous attendiez-vous donc ?

—Ah ! je vais te dire, mon enfant... fit gravement M. de Savenay.

Berthe se redressa. Elle comprenait que tous ces préliminaires de conversation n'étaient qu'un moyen d'arriver à M. de Tallerin, et que c'était sur lui que le baron voulait faire peser l'entretien. Elle prêta l'oreille avec une froide attention.

—Tu viens de l'entendre, ma chère petite, lui dit son père : nous sommes condamnés à vivre des mesquines ressources que la mauvaise foi d'un coquin n'a pu nous ravir. Or, tu le sais, tant qu'il ne s'est agi que de moi et des soins à donner à ta jeunesse, à ton éducation, le peu que j'ai m'a suffi, comme il me suffirait encore, si tu étais toujours une enfant : mais tu grandis et notre ruine est un fait accompli. J'ai beau me faire illusion de temps à autre, me persuader que ce papier chimérique existe encore, je sens bien que je ne suis qu'un vieil enfant, que tout espoir m'est à jamais interdit. Donc, il est raisonnable que je cherche à réparer cette brèche faite non pas à ma fortune dont je me soucie peu, mais à ton bonheur qui est mon unique ambition.

—Pauvre père ! fit Berthe émue d'une telle affection.

—Écoute-moi donc avec attention, reprit-il, car il s'agit de choses sérieuses, et revenons à notre ami le comte Agénor de Tallerin.

C'est le seul, tu le sais, que j'aie jamais admis dans notre intimité. Pour lui je n'ai pas de secrets. Il n'ignore par conséquent rien des privations que nous nous imposons, et, plus que tout autre, est à même d'apprécier les admirables qualités dont ton petit cœur est rempli.

Le comte est garçon, et riche à soixante-dix mille francs de rentes. Aussi je ne te dirai pas combien de fois, prenant en pitié notre détresse, il m'a ouvert sa bourse, en me conjurant d'y puiser sans scrupule. Naturellement, j'ai toujours repoussé ces aumônes mal déguisées. C'est alors qu'il a imaginé une combinaison qui conciliait avec ma fierté son généreux entêtement et qui surtout assurait ton avenir.

Berthe ne répondit pas. Un sourire empreint d'une légère amertume effleura sa lèvre rose.

—Agénor a cinquante ans, comme moi, continua le baron, mais personne ne les lui donnerait. Ses cheveux grisonnent un peu, c'est vrai ; mais il est grand, bien fait, élégant, porte droit le corps et haut la tête. De toute sa personne s'exhale

comme un parfum de verdure. On sent que ses membres sont souples, que ce sang est vigoureux et jeune, qu'enfin, à moins d'un accident auquel nous sommes tous exposés, le comte a devant lui trente ans au moins de robuste vieillesse.

Quant à ses qualités, je n'ai pas besoin de te les vanter. Tu en as fait une apologie telle que moi-même je serais resté au-dessous de la vérité.

Eh bien ! tu l'as deviné, j'en suis sûr, le seul projet dont je puisse me faire l'avocat auprès de toi, c'est un projet de mariage. L'entêtement du comte a vaincu le mien : Demain, si tu le veux, tu peux être comtesse, rouler carrosse et jouir d'un magnifique revenu.

—Mon père, répondit Berthe avec dignité, je suis vivement touchée de l'honneur que daigne me faire le comte de Tallerin ; mais je ne songe pas à me marier.

—Réfléchis bien, ma fille ; nous sommes en face d'une misère que rien n'atténuera jamais, puisque je suis personnellement incapable d'y apporter aucun adoucissement. Et il faut que nous vivions tous les deux de ces modiques ressources.

Tu le vois donc, ma pauvre Berthe, notre situation présente est sans issue. Nous avons juste de quoi mourir de faim notre vie durant. Eh bien ! je te le demande, est-ce vivre cela ? N'as-tu pas d'autres désirs ? Dieu me garde d'éveiller en toi de mauvais instincts ! mais mon rôle de père, mon devoir même, est de te faire sonder le gouffre au fond duquel nous nous débattons, de te bien montrer l'existence rétrécie à laquelle nous sommes voués éternellement, afin que tu tâtes ton courage et que tu sois bien sûre d'en avoir fait assez ample provision pour résister jusqu'au bout.

—J'en aurai, dit Berthe avec une résolution bien arrêtée.

—Je n'en doute pas, mon enfant, dit le baron, mais ne te fais pas illusion : repousser la main du comte de Tallerin, c'est te condamner au célibat. Nous avons contre nous deux ennemis implacables : notre naissance et notre pauvreté ; nous sommes issus d'une famille qui ne nous permet pas de déroger. Tu resteras toute ta vie mademoiselle de Savenay, sans que je puisse même te donner le titre de chanoinesse, qui conférerait jadis aux vieilles filles le droit de se rajeunir en s'appelant madame. Ainsi réfléchis, prends ton temps, et dans quelques jours...

—Dans quelques jours rien ne sera changé à ma résolution, interrompit la jeune fille avec un peu de tristesse. Je vous l'ai dit avant même que vous vous soyez fait l'avocat du comte, mon père, il a pour moi l'impardonnable défaut d'avoir plus que le probable de mon âge. Je suis touchée de votre sollicitude, honorée au delà de toute expression de la généreuse recherche de M. de Tallerin ; mais je me demande en vain quels motifs l'ont provoquée ? Me suis-je jamais plainte ? M'est-il échappé parfois un mot, un soupir ?...

—Le ciel me préserve d'élever contre toi semblable accusation ! s'écria le baron avec vivacité.

—Alors, gardons la paix de notre obscurité, mon père, et, à moins qu'elle ne vous pèse, restons ce que nous sommes.

—As-tu pu supposer que de ma part il pouvait y avoir dans cette démarche le moindre calcul intéressé ? fit le baron avec un accent de tendre reproche.

—Jamais ! répondit la jeune fille. Autrement, j'aurais accepté à l'instant même la main du comte.

—Et tu la refuses ?

—Positivement.

—Sans rémission ?

—Avec tout le calme que huit jours de réflexion n'auraient donné.

—Qu'il soit fait selon ta volonté ! soupira le gentilhomme. Et surtout puisses-tu ne jamais te repentir de cette décision !

A ces mots, le baron se leva et déposa sur le front de sa fille un baiser d'adieu. Puis, lentement, à regret, comme s'il avait espéré qu'un dernier mot le rappellerait auprès d'elle, il sortit.

Berthe ne sourcilla pas. Elle le regarda s'éloigner sans que son visage trahit la plus imperceptible émotion ; mais quand la